

SAS et *Jedburgh* autour de Pontivy : le rôle des forces spéciales alliées dans l'armement de la Résistance du Morbihan à l'été 1944¹

La Bretagne, on l'oublie souvent, tient une place centrale dans le dispositif allié le 6 juin 1944, au moment du déclenchement de l'opération *Overlord*, dans la mesure notamment où l'on y trouve des dizaines de milliers de soldats de la *Wehrmacht* qui, en quelques jours, peuvent rejoindre le front ouvert en Normandie et faire basculer le rapport de force². Aussi, comme dans le Poitou ou en Bourgogne, le *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force (SHAEF)* – l'état-major allié – a-t-il prévu la mise en place de détachements de «forces spéciales» chargés de freiner les mouvements routiers et ferroviaires des renforts allemands vers les plages normandes³.

Des «force spéciales»? Certes, le terme n'a pas encore à l'époque l'acception qu'on lui connaît aujourd'hui. Les hommes largués en Bretagne ne sont pas pour autant de simples «parachutistes» comme l'on prit rapidement l'habitude de les qualifier à l'été 1944⁴. En effet, l'on n'a pas affaire ici à ces fantassins des troupes aéroportées qui, en Sicile en juillet 1943, en Normandie en juin 1944, en Provence en août ou en Hollande en septembre sautent par milliers quelques heures avant un

¹ Ce travail doit beaucoup aux recherches que j'ai pu mener par le passé avec François Gourrier et à mes échanges avec David Portier ; qu'ils en soient ici remerciés. Mes remerciements vont aussi à Gaëlle Ouvrard, responsable des Archives municipales de Pontivy, dont l'aide fut particulièrement précieuse dans mes recherches iconographiques.

² Le 13 juin 1944, le *Lieutenant-General* Bedell-Smith, adjoint d'Eisenhower, rappelle au général Koenig que la Bretagne constitue «*a first priority area*», une zone de première importance pour les Alliés ; rapport du 13 juin 1944, Arch. nat. France, 72 AJ 513, fonds du comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale.

³ Sur cette mission, CÉCILE, Jean-Jacques, «Contribution des forces spéciales à une mission d'interdiction stratégique : l'exemple des SAS français en Bretagne (juin 1944)», *Renseignement et opérations spéciales*, 1999, n° 1, p. 119-133.

⁴ Sur ce point, LAGADEC, Yann, «La Résistance bretonne vue par les forces spéciales alliées en 1944», *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. 84, 2004, p. 515-533.

débarquement ou à quelques kilomètres en avant du front, de manière à constituer une sorte d'avant-garde aux forces classiques : ces parachutistes agissent comme des troupes d'infanterie légère, dotées en général d'artillerie voire de chars légers, combattent en unités constituées de la taille de la compagnie, du bataillon voire du régiment le long d'une ligne de front qui rapidement se dessine. Rien de tout cela en Bretagne au cours de l'été 1944, alors que les soldats parachutés le sont parfois par groupes de trois, à plusieurs centaines de kilomètres derrière les lignes ennemies, sans espoir d'être rejoints par les forces débarquées en Normandie avant plusieurs semaines ; ils doivent donc, pour ces raisons mêmes, se fondre dans la population, prendre le maquis.

C'est ce que font, très largement, les combattants des deux principaux types de «forces spéciales» que l'on rencontre à cette date dans le Morbihan en général, autour de Pontivy en particulier. Ainsi des membres des *Jedburgh teams*, ces équipes composées de trois hommes, soit deux officiers – dont un Français – et un radio⁵ ; ainsi des quelque 400 parachutistes SAS – pour *Special Air Service* – de la France libre du *4 SAS Battalion*, largués entre juin et août, ici, mais aussi dans les Côtes-du-Nord et, dans une moindre mesure, en Ille-et-Vilaine⁶. La mémoire a d'ailleurs surtout retenu ces derniers, quelques-uns de leurs faits ou figures emblématiques : le commandant Bourgoin – le fameux «Manchot» –, la bataille de Saint-Marcel, l'action du capitaine Marianne. Or, à y regarder de plus près, le commandant Bourgoin a été assez vite contraint à une relative inaction, sa particularité physique le conduisant à passer d'une cachette à l'autre sans pouvoir réellement influencer sur le cours des événements entre la fin juin et les premiers jours d'août, au moment où il fait une entrée triomphale à Vannes. Marianne est, pour sa part, tué dans la première quinzaine de juillet, sa mort interrompant momentanément le travail qu'il avait entrepris dans

⁵ Ces équipes dépendent d'une structure spécifique, le *SFHQ (Special Forces Headquarters)*, créé en mai 1944 pour coordonner les services de renseignement et d'action anglais – le *SOE* – et américain – l'*OSS* –, ici en relation avec le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) de la France libre. Sur le rôle des équipes *Jedburgh* en Bretagne, voir notamment les études de NICHOLS, Ralph, D., *Jedburgh Operations. Support to the Resistance in Eastern Brittany from June-September 1944*, thesis, US Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, 1993 et ROSNER, Elliott J., *The Jedburgh : Combat Operations conducted in the Finistere Region, France, From July-September 1944*, thesis, US Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, 1990. Les succès remportés en Afghanistan en 2001 par les *Special Forces* américaines et SAS britanniques ont conduit à un regain d'intérêt pour les missions des *Jedburgh* en France pendant l'été 1944 et à la publication de plusieurs ouvrages sur ce thème, notamment ceux de IRWIN, Will, Lt.-Col., *The Jedburghs. The Secret History of the Allied Special Forces, France 1944*, New York, Public Affairs, 2005 et BEAVAN, Colin, *Operation Jedburgh. D-Day and America First Shadow War*, New York, Viking, 2006.

⁶ Parmi les études portant sur les SAS en Bretagne, il convient de retenir plus particulièrement celles de CORTA, Henri et al., *Qui ose gagne. Les parachutistes du 2^e RCP (4^e SAS). France-Belgique (1943-1945)*, Paris, Service historique de l'armée de terre (SHAT), 1997 et de PORTIER, David, *Les parachutistes SAS de la France Libre, 1940-1945*, s.l., David Portier, 2004.

la partie sud du Morbihan⁷. Quant à la bataille de Saint-Marcel, si elle constitue un indéniable succès psychologique pour la Résistance bretonne, du strict point de vue militaire, l'on ne peut guère parler de victoire : les pertes allemandes ne sont très probablement pas aussi importantes qu'on l'a souvent prétendu ; surtout, il a fallu abandonner le terrain et des milliers d'armes destinées à la Résistance⁸.

La chose pourrait paraître sans grande importance. Elle est pourtant essentielle ici. En effet, alors que la mission de chacune des composantes des forces spéciales était initialement relativement claire – aux SAS, l'action, c'est-à-dire les sabotages et le harcèlement des troupes d'occupation dans le cadre de leur mission d'« interdiction stratégique » ; aux *Jedburgh*, l'organisation de la Résistance, son armement, son instruction dans l'attente d'une insurrection que l'état-major allié souhaite contrôler –, dans les faits, la découverte de l'ampleur – insoupçonnée avant le Débarquement – de la Résistance bretonne a conduit à une redéfinition en cours d'opération de ces missions. L'action est largement délaissée, des semaines durant, face aux menaces que font peser les forces allemandes et la Milice sur les résistants et les populations civiles ; l'organisation de la Résistance et son armement sont désormais privilégiés, y compris et surtout par les SAS dont ce n'était pas la mission initiale⁹.

Or, dans le cadre de cette redéfinition des missions dévolues aux forces spéciales alliées en Bretagne, un secteur géographique prend une place centrale : la région de Pontivy, un secteur dénommé *Grog* par les SAS (carte 1)¹⁰. La chose ne doit rien à la préméditation des planificateurs alliés : elle s'explique d'une part par la dispersion de la base *Samwest*, implantée dans les Côtes-du-Nord, après l'attaque du 12 juin, puis par celle de *Dingson*, nom de code du maquis de Saint-Marcel, le 18 juin, d'autre part par la désorganisation de la zone prise en charge par les rescapés de *Dingson* autour de Marianne après sa mort le 12 juillet 1944¹¹.

En cela, le secteur de Pontivy offre une sorte d'observatoire privilégié de ce qu'est la réalité de l'action des forces spéciales alliées en Bretagne : quelques coups de mains et des actions spectaculaires, certes, mais aussi et surtout une action de fond en vue de rendre possible l'insurrection du début du mois d'août. De ce point de vue, l'étude de la zone d'action de *Grog* permet tout à la fois de saisir la mise en œuvre

⁷ Sur ce personnage, voir la récente étude de PORTEAU, Olivier, *Pierre Marianne : l'itinéraire d'un parachutiste de la France libre (1908-1944)*, mémoire de master 1, université de Caen, 2006.

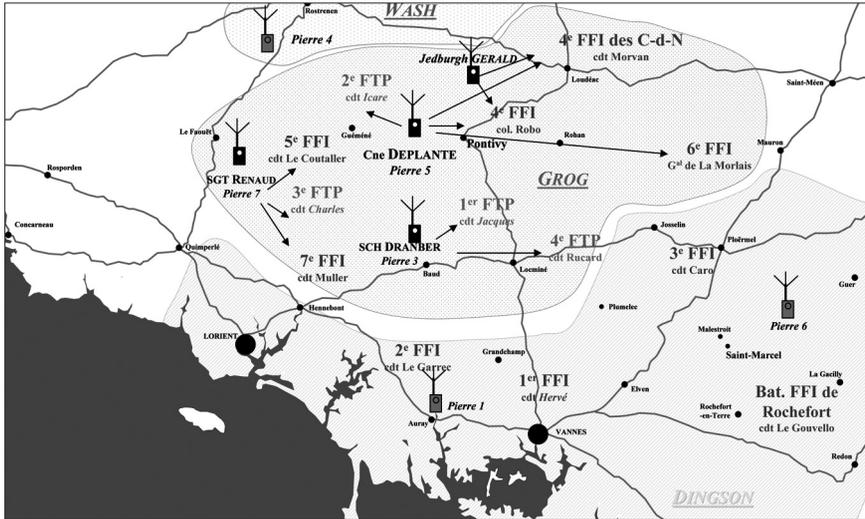
⁸ Sur ce point, voir, par exemple, la mise au point proposée par BOUGEARD, Christian, «La défaite du maquis de Saint-Marcel», *L'Histoire*, n° 179, 1994, p. 16-17.

⁹ La chose est décrite dans GOURRIER, François et LAGADEC, Yann «La Libération du Morbihan, un laboratoire pour les forces spéciales alliées (juin-août 1944)», *Mémoires de la société polymathique du Morbihan*, 2005, p. 229-249.

¹⁰ Sur *Grog*, lire le témoignage de DÉPLANTE, Henri, *La Liberté tombée du ciel*, Paris, Ramsay, 1977, p. 169-211.

¹¹ Il convient de noter cependant la formation d'une base du même type courant juillet dans les Côtes-du-Nord, *Wash*, trop tardivement pour «concurrencer» l'action de *Grog*.

d'une stratégie alternative à celle des grands maquis mobilisateurs de type Saint-Marcel, de suivre, grâce à des sources assez variées, la vie quotidienne des forces spéciales, enfin de mesurer les problèmes que ce type de choix implique, notamment au sein même de la petite communauté des forces spéciales alliées.



Carte 1 – Les bataillons FFI et FTP et les bases radios de Grog

Grog, une nouvelle approche de l'armement de la Résistance par les SAS

Dans les plans alliés, les bases implantées à proximité de Saint-Marcel – *Dingson* – et près de Duault – *Samwest* – ne devaient servir qu'au ravitaillement des petites équipes de SAS français parachutés dans la zone pour y mener des actions de sabotage des voies de communications allemandes afin de ralentir à défaut d'empêcher les mouvements des troupes de la *Wehrmacht* en direction du front ouvert en Normandie¹². Très vite cependant, sous la pression de la réalité bretonne, les plans échafaudés en Grande-Bretagne vont se révéler obsolètes.

¹² C'est d'ailleurs ce à quoi se limiteront très largement les bases du même type implantées par les SAS britanniques dans le centre de la France, notamment dans le cadre des missions *Houndsworth*, *Gain* ou *Bulbasket* du 1 SAS, comme l'illustre, par exemple, le récit de WELLSTED, Ian, *SAS with the Maquis. In Action with the French Resistance (June-September 1944)*, Londres, Greenhill Books, 1997. Il y a donc bien une spécificité de l'action du 4 SAS en Bretagne, notamment autour de Grog.

Un constat : l'échec des maquis mobilisateurs

Si la mission des SAS dans le Morbihan ne débute pas de la meilleure façon, en raison d'un premier accrochage avec l'ennemi dans la nuit du 5 au 6 juin, se traduisant par la mort du caporal Bouëtard et la capture de trois opérateurs radio dans les minutes suivant l'atterrissage des éléments précurseurs conduits par Marienne et Deplante, les deux équipes font leur jonction le 7 juin et établissent un premier contact avec la résistance locale, au maquis de La Nouette, près de Saint-Marcel. Ce qu'ils découvrent n'a rien à voir avec ce à quoi on les avait préparés. Le premier message radio envoyé par Marienne à Londres, le 8 juin, dit bien la surprise tout autant que l'enthousiasme de l'officier :

«Envoyer urgence tous officiers disponibles, troupes et matériels en particulier *Bren Guns* [fusil-mitrailleur de fabrication britannique]. Votre présence ici est indispensable. Suis enthousiasmé par organisation et ses immenses possibilités [...] Signé Pierre I¹³».

En quelques mots, ce message conduit en fait à un bouleversement de la mission assignée aux forces spéciales alliées, et plus encore aux SAS. La «Résistance», notion pour le moins abstraite pour ces hommes, prend corps sous leurs yeux. Pour les SAS il ne s'agit donc plus désormais, prioritairement, de conduire les actions de sabotage et de harcèlement qui leur avait été confiées, mais d'armer et d'encadrer les résistants afin de mener ces actions de manière conjointe et massive. Le 10 juin, l'ordre d'opérations n° 21 de la SAS *Brigade* entérine ce changement de cap : «parallèlement à votre action militaire» d'interdiction stratégique, écrit le général McLeod, «vous ferez désormais tout votre possible pour cristalliser la Résistance, et pour l'organiser de telle façon qu'elle puisse être utilisée pour l'accomplissement des plans du commandement¹⁴». Le parachutage de matériel aux Forces françaises de l'intérieur (FFI) et Francs-tireurs et partisans (FTP) devient alors la priorité et le maquis de La Nouette se mue, *de facto*, en une sorte de centre mobilisateur des résistants du Morbihan, entraînant l'afflux de plusieurs milliers d'hommes.

Inutile de s'étendre sur ce que certains ont pu qualifier de «kermesse». L'état-major FFI du Morbihan, sous la conduite du colonel Morice, et les SAS sont vite débordés par leur succès. Il apparaît tout aussi vite que la base de *Dingson* ne peut remplir totalement la nouvelle mission qui lui est confiée, d'autant que *Samwest*, nous l'avons dit, a été attaquée et dispersée le 12 juin. Le commandant Bourgoin décide donc la création d'une nouvelle base, à mi-chemin entre Duault et Saint-Marcel : elle s'appellera *Grog*. Au soir du 13 juin, il donne l'ordre au capitaine Deplante de partir avec 20 parachutistes et 20 hommes du 5^e Bataillon FFI du Morbihan dans le but

¹³ Cité par LEROUX, Roger, *Le Morbihan en guerre, 1939-1945*, Mayenne, Joseph Floch, 1981, p. 446.

¹⁴ Ordre d'opérations de la SAS *Brigade* n° 21, 10 juin 1944, cité par CORTA, Henri *et al.*, *Qui ose gagne...*, *op. cit.*, p. 98.

de rechercher un maquis propice au recueil des rescapés de *Samwest* et à l'armement et à l'encadrement des FFI devant opérer à l'ouest de Pontivy. Un choix qui s'avère d'autant plus pertinent que, 5 jours plus tard, le 18 juin, le maquis de Saint-Marcel est attaqué et dispersé à son tour.

Certes, la mission dévolue à *Dingson* se poursuit sous de nouvelles formes dans la moitié sud du Morbihan ; mais les batailles des 12 et 18 juin à Duault et Saint-Marcel illustrent la faillite d'un choix tactique : celui des maquis mobilisateurs, surtout des plus grands d'entre eux¹⁵. Deplante en fait d'ailleurs lui-même l'expérience : les maquis voisins de Kerusten et Malvoisin, à partir desquels il procède pendant quatre jours à l'armement du 1^{er} bataillon FTP et du 5^e bataillon FFI du Morbihan, sont en passe d'être attaqués le 21 juin au matin lorsqu'il ordonne *in extremis* leur dispersion.

D'autres choix tactiques sont faits désormais, imposés par les réalités du terrain et notamment la pression des forces allemandes.

De nouvelles modalités d'armement de la Résistance : le « modèle » Grog

Dans le rapport qu'il rédige au lendemain de la Libération pour dresser le bilan de la mission *Grog*, le capitaine Deplante explique avec lucidité ce qu'a été, de fait, l'erreur commise par les SAS lors des deux premières semaines passées en Bretagne :

«il était impossible de garder 500 hommes trop longtemps au même endroit en cours d'armement et d'entraînement sans que l'ennemi l'apprenne et encercle le groupe. Je décidai que dans l'avenir je ne rassemblerai les patriotes que le temps du parachutage et de la distribution des armes, et que l'entraînement suivrait plus tard quand ils auraient rejoint leurs secteurs¹⁶».

«500 hommes» écrit-il, faisant référence à ceux réunis à Kerusten entre le 17 et le 21 juin ; ils avaient été des milliers sans doute à Saint-Marcel au même moment, rendant la base trop visible. Toute la tactique SAS allait donc tourner désormais autour de deux éléments, au sein de la zone d'action de *Grog* dans un premier temps, dans le reste de la Bretagne ensuite.

Le premier élément consiste en la mise à disposition des bataillons FFI et FTP de petits groupes de SAS, une quinzaine d'hommes en général, qui se répartissent ensuite entre les différents maquis de chaque bataillon, par groupe de 2 à 5 le plus souvent. Au sein de la base *Grog*, 13 d'entre eux sont ainsi envoyés auprès du 5^e bataillon FFI et 12 au 1^{er} bataillon FTP dès le 21 juin. Quelques jours plus tard, ce sont 17 autres SAS qui sont détachés auprès du 2^e bataillon FTP, 10 au 3^e FTP, 6 au 4^e FFI, d'autres recevant leur «affectation» courant juillet, au gré des besoins, tels ces quatre hommes

¹⁵ Il en va de même à Saffré, en Loire-Inférieure, quelques semaines plus tard, mais aussi, à une toute autre échelle, dans le Vercors, par exemple.

¹⁶ Service historique de la défense (SHD) /Terre, 12 P 89-2, rapport du capitaine Deplante.

envoyés le 25 juillet auprès du 4^e bataillon FFI des Côtes-du-Nord – celui de Loudéac – dans le secteur duquel quelques parachutistes isolés agissaient déjà¹⁷. Au total, près de 90 SAS sont ainsi répartis par Deplante dans différentes unités. Leur mission est triple : réceptionner les parachutages d'armes effectués au profit du bataillon dont ils dépendent, entraîner les résistants à l'usage de ces armes et, le moment venu, les conduire au combat.

Le second élément repose sur la constitution d'une série de bases radio structurant cette organisation, dans la mesure où la radio assure les indispensables liens avec Londres, la seule possibilité d'organiser les parachutages des armes et des équipements dont les résistants ont tant besoin et sans lesquels ils ne peuvent être d'aucun secours aux forces alliées. Ces bases, au nombre de deux seulement dans un premier temps – *Pierre 5* avec Deplante¹⁸, *Pierre 6* avec Marianne¹⁹ –, vont peu à peu devenir plus nombreuses, notamment dans la zone de *Grog* : suite à la capture de *Pierre 6* mi-juillet et à la demande expresse faite par Londres à *Dingson* de ne plus émettre, le temps de s'assurer que le poste de Marianne n'a pas été détourné par l'ennemi, c'est en effet autour de Pontivy que se concentre l'essentiel de l'activité des bases radio SAS. L'immensité de la tâche de *Pierre 5* a d'ailleurs déjà conduit Deplante à créer deux nouvelles stations²⁰ : le 21 juin, le sergent-chef Dranber prend en charge la base *Pierre 3*, qui opère pendant plus d'un mois dans les secteurs des 1^{er} et 4^e bataillons FTP aux environs de Persquen puis de Moréac avec les anciens radios de *Samwest*, Devize, Jean Rameau et Tocaven ; parallèlement, le 11 juillet 1944, cinq hommes dont trois radios, le sergent André Renaud, Sournin, Colignon, sont parachutés, constituant la base *Pierre 7*, œuvrant notamment au profit des 5^e FFI et 2^e FTP dans le triangle Plouay/Le Faouet/Guémené.

¹⁷ Sur ce point, voir la version du rapport du capitaine Deplante conservée dans les archives britanniques, différente de celle conservée au SHD/Terre à Vincennes ; *Public Record Office*, WO 218 190. L'on trouvera aussi des éléments dans les multiples ouvrages publiés sur tel ou tel secteur ; à titre d'exemple, LAGADEC, Yann, *Un canton dans la tourmente. Loudéac et les communes environnantes pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945)*, Loudéac, Mémoire du Pays de Loudéac, 1994, p. 85-98.

¹⁸ L'indicatif initial de Deplante était *Pierre 2*. Après son départ pour constituer la base *Grog*, Bourgoin et ses radios, Hoffman, Hénin et Quittelier, héritent de cet indicatif. *Pierre 2* ne semble pas avoir été très actif cependant dans l'œuvre d'armement des maquis.

¹⁹ Marianne entreprend ainsi de regrouper tous ceux qui sont restés dans la moitié orientale du Morbihan. Il reçoit un poste radio et l'indicatif *Pierre 6*, *Pierre 1* étant abandonné depuis la capture de ses radios Etrich, Jourdan et Sauvé peu de temps après leur atterrissage. Après la mort de l'officier SAS, le capitaine Puech-Samson est chargé de poursuivre ce travail d'organisation et reçoit pour cela une radio. L'action de cette nouvelle base radio semble assez limitée par la suite, sans doute du fait de l'importance de la tâche déjà effectuée dans ce secteur. Sur ce point, PAULIN, Jean, *La rage au cœur*, Paris, Gerard et Cie, 1958.

²⁰ L'on peut noter par ailleurs le parachutage du radio Fraysse, en renfort de *Pierre 5*, le 11 juillet. Sur ces questions, GOURRIER, François et LAGADEC, Yann, «Le rôle des transmissions dans la redéfinition des missions des forces spéciales : l'exemple de la Libération de la Bretagne (juin-août 1944)», *Renseignement et opérations spéciales*, 2002, n° 10, p. 27-54.

La tâche effectuée par ces trois *Pierre* dans le secteur de *Grog* est immense. En quelques semaines, leurs échanges radio ont permis le parachutage de plus de 2 000 *containers*, moins de 1 % d'entre eux étant perdus²¹. 86 avions ont été nécessaires pour acheminer un matériel qui a permis l'armement de 6 000 hommes relevant de 9 bataillons FFI et FTP, les 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e bataillons FTP du Morbihan, les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e bataillons FFI du Morbihan, ainsi que le 2^e BR4/4^e FFI des Côtes-du-Nord.

Ceci au prix de pertes somme toute assez limitées – moins d'une dizaine d'hommes – dans les rangs des SAS agissant dans la zone d'action de *Grog*, malgré un quotidien souvent difficile.

Le quotidien d'une base radio SAS dans la France occupée : *Pierre 3, 5 et 7* dans le maquis

Que faut-il entendre par «base radio»? En fait, il ne s'agit, en général, que de trois ou quatre «techniciens» – les opérateurs radio – protégés par quelques SAS et résistants, le plus souvent aux ordres d'un officier chargé de la coordination de la mission d'armement de la Résistance²². Ce rôle est celui de Marianne puis de Puech-Samson dans le sud du Morbihan (*Dingson*) ; il revient au *Squadron Leader* Smith puis au capitaine de Mauduit dans le sud-ouest des Côtes-du-Nord (*Wash*). A l'échelle de *Grog*, le capitaine Deplante occupe ces fonctions.

Au quotidien, la vie de ces bases, qu'il s'agisse de *Pierre 3*, *Pierre 5* ou *Pierre 7*, se caractérise par trois éléments principaux.

Les difficultés inhérentes à la vie dans le maquis

On a pu, pour d'autres théâtres d'opération du Second Conflit mondial, parler d'une «démodernisation» de la guerre²³. Si le terme s'applique dans ce cas à des réalités fort différentes de celles de la Bretagne, il semble cependant possible de

²¹ Le point de vue des aviateurs sur ces opérations de parachutages est bien présenté dans WILLIAMS, Dennis, *Stirlings in Action with the Airborne Forces. Air Support for SAS and Resistance Operations during WWII*, Barnsley, Pen&Sword, 2008, p. 96-142.

²² Ces officiers vont parfois au-delà de cette mission. Dans un message du 24 juin à Bourgoin et au commandant FFI du Morbihan, le capitaine Deplante insiste, par exemple, sur la «nécessité revoir urgence question encadrement supérieur du 5^e FFI», le bataillon de la zone située entre Le Faouët et Guéméné. Et il poursuit : «je demande relève du Cdt de BTN pour incapacité et abandon d'armes nouvellement reçues», archives privées, carnet de messages de *Pierre 5*.

²³ BARTOV, Omer, *L'armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette, 1999, p. 29. Selon l'historien, cette «démodernisation» du front russe se caractériserait à la fois par le nombre et la diversité croissants des machines de guerre moderne à la disposition des troupes allemandes et le retour à «des conditions extrêmement primitives» de combat, marquées notamment par une violence extrême.

parler ici aussi d'une «démodernisation» partielle. Alors que l'action des SAS est centrée sur l'utilisation de la technologie la plus récente – des postes radio relativement légers, permettant de contacter une base arrière située à des centaines de kilomètres de là, mais aussi le système de guidage d'avion *Eurêka* assurant la précision des parachutages etc. –, ils sont contraints à des conditions de vie pour le moins spartiates dans le maquis, sans la possibilité, au contraire des troupes combattant en Normandie, d'être relevés, de prendre ne serait-ce que quelques heures ou quelques jours de repos à l'arrière. S'y ajoutent les risques inhérents à la capture, sans commune mesure avec ceux encourus par les soldats des troupes de ligne sur le front normand : torture et exécution sommaire sont, en Bretagne, le sort commun des parachutistes des forces spéciales et des résistants. Dans ces conditions, tout devient problème.

Le ravitaillement est l'un d'entre eux²⁴. Certes, les SAS sont parachutés avec 7 jours de rations de combat dans leur *kit-bag*, ce sac avec lequel ils sautent. Certes, les SAS – certains au moins – peuvent bénéficier du parachutage de vivres en cours de mission. Mais certaines denrées manquent, ne pouvant être fournies par les paysans des environs qui, souvent, constituent d'indispensables soutiens aux maquis accueillant les parachutistes. Ainsi, dans un message radio du 18 juin, le capitaine Deplante demande le parachutage, avec des «blousons anglais ou américains, souliers, casques», de «café, sucre, farine» ou de «rations pour opérations». Café, sucre, farine mais aussi chocolat ou cigarettes : tels sont les produits qui font le plus défaut en France occupée²⁵. Aussi le *Squadron Leader* Smith, qui travaille avec Deplante, transmet-il à Londres le 21 juin un message presque identique : «*Send 500 LBS [livres] sucre, 50 LBS coffee, 5 000 cigarettes tomorrow*». Du sucre et du café ne pouvant suffire, Deplante avait la veille «demand[é] urgence argent pour nourriture et solde».

²⁴ Dans un message radio transmit par *Pierre 5* le 21 juin, le *Squadron Leader* Smith, qui est aux côtés de Deplante, fait même de ces problèmes de ravitaillement l'une des raisons de l'échec des maquis trop importants : «*clearly proved large bases impracticable, enemy occupy villages cutting off food*», archives privées, carnet de messages de *Pierre 5*.

²⁵ C'est ce que confirme un message du 11 juillet 1944 envoyé par *Pierre 3* : «*Only rations required in Brittany are sugar, coffee, cigs, chocs, soap, flour, salt, all else abundant*» («Les seules rations requises en Bretagne sont le sucre, le café, les cigarettes, le chocolat, le savon, la farine, le sel ; tout le reste en abondance»), archives privées, carnet de messages de *Pierre 3*. Le même poste demande le 13 juillet un container de «cig[arettes], choc[olat], sucre». Quelques semaines plus tôt, les problèmes de ravitaillement se posaient de la même manière à Saint-Marcel. Dans un message du 8 juin, Marienne précisait : «Avons grosses réserves vivres et cheptel, sauf farine». Sur la question du ravitaillement de ce maquis, LEROUX, Roger, *Le Morbihan en guerre...*, op. cit., p. 448. La question des cigarettes prend une dimension particulière. Dans un message du 19 juillet, la base *Pierre 3* se plaint de ne pas en avoir reçu malgré ses demandes réitérées : «insiste pour cigs, sommes absolument dépourvus depuis 15 jours»... La requête figure aussi, avec du chocolat, dans des messages des 20 et 21 juillet, du 1^{er} août, etc.

La nourriture n'est pas tout : le «logement» des SAS est un second problème important. En cela, ils partagent le quotidien de ceux qui ont décidé de prendre le maquis. Leur uniforme leur défend cependant certaines libertés que quelques FFI et FTP prennent parfois, à l'été 1944, avec les règles de la clandestinité en retournant chez eux ou chez des proches chercher des vêtements de rechange, se laver, dormant pour une nuit dans un lit, avec des draps. Si, ponctuellement, les bâtiments d'une ferme isolée peuvent accueillir les parachutistes, ils prennent rapidement l'habitude d'éviter ce type d'abri, d'une part, pour limiter les risques de dénonciation – même involontaire –, d'autre part, pour éviter de compromettre les agriculteurs qui les auraient abrités²⁶. Les nuits sont donc passées à la belle étoile, dans les landes, forêts, bordures de champ où le maquis s'est installé, souvent sous des toiles de parachutes transformées en modestes abris : «nos gîtes seront toujours à une distance respectable des fermes les plus proches, jamais dans la forêt trop attirante pour l'ennemi, mais dans les prés, champs ou fougères, entourés de talus, permettant une défense efficace» explique Deplante, qui note qu'un «petit ruisseau dans le voisinage est évidemment le bienvenu», notamment pour la toilette²⁷. Dès qu'il pleut – et il pleut beaucoup, notamment en juin 1944²⁸ –, la vie se fait plus inconfortable encore, les problèmes d'hygiène devenant rapidement insurmontables et justifiant les demandes répétées de parachutage de savon aux côtés d'autres matériels²⁹.

À cela, il convient d'ajouter que la plus élémentaire prudence – lorsque ce ne sont pas les actions des Allemands et de la Milice – implique de changer fréquemment de localisation, compliquant encore le quotidien des bases radio. Plus encore que les autres maquis, ceux abritant des transmetteurs sont exposés à la répression des

²⁶ Pour ces raisons, Deplante écrit, par exemple, avoir décidé début juillet, suite à une série d'attaques contre des maquis l'ayant abrité, «de nous éloigner davantage des fermes et surtout nous déplacer plus fréquemment» : «nous irons désormais de cache en cache, nous déplaçant tous les trois ou quatre jours, procédant par bons de dix à quinze kilomètres, effectués de nuit, sous la conduite d'un guide de Guern» ; DÉPLANTE, Henri, *La Liberté tombée du ciel...*, *op. cit.*, p. 186.

²⁷ *Id. ibid.*, p. 187.

²⁸ Rappelons que la date du débarquement fut fixée au 6 juin parce que la tempête soufflant le 5 avait conduit à repousser l'opération. Une douzaine de jours plus tard, une autre tempête cause la destruction du port d'*Omaha Beach*. Dans un message reçu vers le 10 juillet par *Pierre 3*, les SAS apprennent qu'il n'y aura «pas d'avion à cause du mauvais temps» et que les opérations de parachutages sont remises, archives privées, carnet de message de *Pierre 3*, 9 ou 10 juillet 1944.

²⁹ Ainsi dans un message du 1^{er} août émanant de *Pierre 5*, ou dans un autre du 11 juillet venant de *Pierre 3*. On trouve aussi des demandes pour des lames de rasoir ou des brosses à dent. La situation se dégrade d'ailleurs pour les SAS au gré des décrochages précipités, des embuscades aussi. DÉPLANTE, Henri, *La Liberté tombée du ciel...*, *op. cit.*, p. 171 rappelle, par exemple, que la capture par l'ennemi de deux camions de la Résistance dès le 17 juin conduit à la perte de leurs sacs de couchage pour les parachutistes qui l'accompagnent. Il faut attendre la nuit du 3 au 4 août pour que de nouveaux duvets soient parachutés aux SAS. Mi-juillet, si Geo Chamming's a pu sauver son poste radio et la génératrice, il ne lui reste plus que les vêtements qu'il porte sur lui ; CHAMMING'S, Marie-Claire, *J'ai choisi la tempête*, Paris, France-Empire, 1985, p. 190 et 258.

troupes d'occupation en raison des risques de repérage par les moyens goniométriques, et notamment ceux qui semblent avoir été installés dans le collège de Pontivy³⁰. «*Eureka impossible, enemy active*» précise, par exemple, Smith dans un message du 25 juin, illustrant les difficultés inhérentes à l'emploi d'appareils de transmission³¹. La base de Deplante se déplace ainsi tous les trois ou quatre jours, passant successivement de Kerusten en Ploerdut le 17 juin, à Coët-Bigot en Saint-Tugdual le 21, puis Ty-Glaz en Plouray, Saint-Noë, Kersavan, Coët-Rivalain, Kérivalain, Maneven du 6 au 10 juillet, Coët-Niel du 10 au 14, Lanerval du 14 au 16, Livouset du 22 au 25, enfin les environs de Guern dans les derniers jours de juillet, se rapprochant peu à peu de Pontivy où il fait son entrée le 4 août, au moment de la Libération de la ville³². De la même manière, *Pierre 3*, initialement installé à Persquen dans le secteur du 1^{er} bataillon FTP, gagne Keranskel en Moréac le 22 juillet.

L'essentiel n'est pas là cependant, mais, bien évidemment, dans ce qui fait la particularité du travail de ces hommes : l'échange de messages radio avec la base arrière SAS en Grande-Bretagne.

Coder, décoder, recevoir, envoyer...

De manière sans doute paradoxale, ce n'est pas un ancien radio qui a le mieux décrit ce que peut être le labeur quotidien des transmetteurs SAS, mais l'une des agents de liaison qui travailla pour eux, Marie-Claire Chamming's. Il convient de ne pas oublier que, si les transmissions entre les bases radio SAS en Bretagne et la base arrière en Grande-Bretagne se faisaient par le biais de postes radio performants au regard des standards du temps, l'échange des informations entre SAS en Bretagne passait très largement, pour des raisons techniques, par des agents de liaison. Ayant été amenée à séjourner à plusieurs reprises et parfois pour plusieurs jours aux côtés de *Pierre 5*, celle qui allait épouser un radio SAS en a laissé le témoignage le plus vivant³³.

Notons tout d'abord le nombre limité de problèmes techniques rencontrés par *Pierre 3, 5 et 7* au regard de ce que nous savons des déconvenues survenues à d'autres

³⁰ Le fait est connu de la Résistance et de Deplante qui demande le bombardement de ces installations, notamment dans un message du 24 juin précisant la localisation de la cible, «*300 meters North road to Rohan and 50 meters East railway to Loudéac*». Sans grand résultat cependant. Dans ses mémoires, le capitaine SAS signale par ailleurs le repérage par les résistants des environs de Guern des «passages répétés d'une étrange camionnette roulant très lentement» sur la route de Pontivy à Guéméné, très probablement équipée de moyens goniométriques, DÉPLANTE, Henri, *La Liberté tombée du ciel...*, op. cit., p. 185.

³¹ Archives privées, carnet de messages de *Pierre 5*. Eureka est le système de guidage des avions.

³² Dans ses mémoires sur cette période, le capitaine Deplante précise que son équipe, tout en restant dans le secteur de Guern, changeait de localisation presque chaque jour, DÉPLANTE, Henri, *La Liberté tombée du ciel...*, op. cit., p. 185.

³³ CHAMMING'S, Marie-Claire, *J'ai choisi la tempête...*, op. cit..

transmetteurs de forces spéciales alliées entre juin et septembre 1944³⁴. Les casses matérielles furent rares ici : tous les postes radio parachutés courant juin avec les opérateurs arrivèrent entiers ; tout juste note-t-on que les transmetteurs de *Pierre 3* finirent, tout début août, par casser les pieds puis la manivelle de la génératrice de leur poste, ce qui compliqua largement leur tâche³⁵. Les cristaux permettant d'émettre sur des fréquences bien précises posent parfois problème aussi, notamment parce qu'ils se révèlent très fragiles et peu adaptés à la vie dans le maquis. Plus ponctuellement, le brouillage des ondes par les services allemands complique la tâche des opérateurs, comme le précise *Pierre 3* dans son message n° 77 du 18 juillet 1944, demandant à la base arrière en Grande-Bretagne qu'elle répète les ordres transmis dans les heures précédentes³⁶. La perte ou l'abandon de matériel sur le terrain sont eux aussi exceptionnels, résultant en général de conditions particulières : le 2 août, sans doute, les hommes de cette même base de *Pierre 3* sont «cernés par 500 Boches» précise un message du lendemain. Si les hommes se sont «échappé[s] de justesse» poursuit le sergent-chef Dranber, «*MCR1* et *pad* 34 [ont été] pris par Boches» conclut-il, confessant donc la perte d'un petit appareil récepteur – le *MCR1* – et d'une grille de codage – le *pad*, ici le n° 34³⁷.

Le codage et le décodage des messages sont des activités essentielles au regard de la situation des transmetteurs, loin derrière les lignes ennemies, au regard aussi de la nature des informations transmises. Ce travail se fait de façon «manuelle» : l'on utilise un *pad*, petit carré de soie comportant 26 colonnes – une pour chaque lettre de l'alphabet – associant elles-mêmes 26 couples de deux lettres permettant de chiffrer les données à transmettre de manière à ce que seul le destinataire possédant le même *pad* puisse les déchiffrer³⁸. Si le procédé est sûr³⁹, il est aussi souvent

³⁴ Le *Squadron Leader* Smith, dans un message du 22 juin au responsable des transmissions de la *Sas Brigade* en Grande-Bretagne, le *Major* Astor, se félicite de la qualité globale des transmissions : «*Broadcoast wonderful but your emergency transmitters not too hot*» nuance-t-il cependant («Émissions radio formidables mais vos transmetteurs de la fréquence d'urgence pas très efficaces»), archives privées, carnet de messages de *Pierre 5*. Sur ces questions, voir de manière plus générale, LAGADEC, Yann, «Transmissions et actions spéciales : les opérations de l'été 1944 en France», *Revue historique des Armées*, 2008, n° 251, p. 112-121.

³⁵ Plusieurs messages de *Pierre 3* demandent le parachutage d'une nouvelle génératrice, notamment le 3 août, archives privées, carnet de messages de *Pierre 3*.

³⁶ *Ibid.*, carnet de message de *Pierre 3*, message n° 77 du 18 juillet 1944,

³⁷ *Ibid.*, carnet de message de *Pierre 3*, message n° 30 du 3 août 1944.

³⁸ Sur les aspects techniques de ces procédures, nous renvoyons aux témoignages d'anciens radios *SAs*, PAULIN, Jean, *La rage au cœur...*, *op. cit.*, et SAVOURNIN, Henri, *Parachutiste avec la France combattante*, Paris, Barré et Dayez, 1985, p. 164-170, ainsi qu'à l'ouvrage de LORAIN, Pierre, *Armement clandestin. SOE, France, 1941-1944*, Paris, P. Lorain, 1972, p. 66-70.

³⁹ Un peu trop «sûr» parfois d'ailleurs, notamment dès lors qu'une erreur, un décalage de ligne s'insinue dans le processus de codage. «*Cannot decypher your 253*», « Nous ne pouvons déchiffrer votre message n° 253 » transmet, par exemple, *Pierre 5* au PC de la *Sas Brigade* en Grande-Bretagne le 22 juin, archives privées, carnet de messages de *Pierre 5*.

long et fastidieux, notamment dès lors que les messages dépassent les 3 ou 4 lignes habituelles, plus encore dans l'environnement particulier qui est celui de nos radios.

D'autant qu'il convient d'ajouter, à cette première série de contraintes, la nécessité de n'émettre qu'à des horaires de vacations radio imposés à chaque poste, des horaires souvent peu compatibles avec la vie dans le maquis. Les procédures prévoient deux vacations par 24 heures, en général une le matin, une autre la nuit, une fréquence d'urgence – dite *Emergency* – permettant, en cas de nécessité, d'émettre en dehors de ces vacations. Les délais nécessaires à l'installation du poste et, plus encore, de l'antenne, le temps nécessaire au chiffage et au déchiffage des messages, la nécessité d'être deux au moins pour émettre – un transmetteur à la manipulation proprement dite et un opérateur actionnant la génératrice – rendent particulièrement difficile l'émission lors des déplacements ou sous la menace de l'ennemi⁴⁰.

C'est tout ceci que Marie-Claire Chamming's décrit parfaitement. Entre deux liaisons vers d'autres maquis, la jeune femme s'initie en effet «aux mystères des conversations avec Londres». Celles-ci

« n'auraient dû avoir lieu que pendant les heures de vacations, sur la longueur spéciale du poste, mais on débordait souvent sur l'*Emergency*. Geo avait dans sa poche un quartz pour chacune des longueurs d'ondes : un petit rectangle de cristal enrobé dans une matière moulée, très lourd. Suivant l'heure, il fixait sur le poste émetteur l'un ou l'autre et quand le travail de la journée et quelquefois de la nuit était fini, il remettait les deux aux plus profonds d'une poche de son pantalon, doublées d'une épaisse peau de chamois [...]. [Son poste radio] ne marchait pas très bien. Un jour, le quartz de l'*Emergency* s'avéra hors d'usage. On réclama un quartz, on réclama un poste de rechange, et de nombreux messages furent échangés à ce sujet, mais si on finit par obtenir le quartz, le poste, rafistolé par Geo et Bailly, dut, bon an, mal an, envoyer son paquet de messages jusqu'à la Libération⁴¹ ».

Plus loin, Marie-Claire évoque le «travail fastidieux du codage et décodage», «l'urgence accrue du travail radio» dans les derniers jours de juillet, la nécessité de «coder et décoder toute la journée» alors qu'une bonne partie de la nuit était passée à l'organisation matérielle, sur le terrain, de la réception des parachutages commandés dans la journée par radio⁴².

⁴⁰ La réception est facilitée en revanche par le *MCRI* utilisant la phonie – au contraire du *Jed Set* fonctionnant en graphie (morse) – qui permet donc de suivre plus facilement les émissions quotidiennes de la *BBC* à destination des différentes unités sur le terrain. Sur ces matériels, LORAIN, Pierre, *Armement clandestin...*, *op. cit.*, p. 42-43.

⁴¹ CHAMMING'S, Marie-Claire, *J'ai choisi la tempête...*, *op. cit.*, p. 189.

⁴² *Id.*, *ibid.*, p. 255.

Des messages, pour quoi faire ?

Le suivi au jour le jour de l'activité du poste *Pierre 3*, grâce au carnet de messages du sergent Dranber, est riche d'enseignements⁴³.

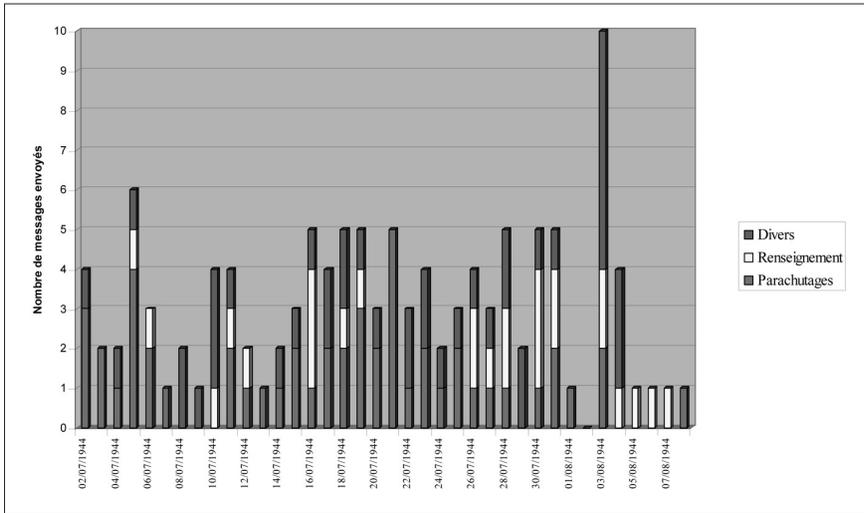
En 34 jours, du 2 juillet au 4 août, les trois radios de cette base, Devize, Rameau et Tocaven, reçoivent 99 messages, en envoient 115 surtout, soit une moyenne de plus de six messages codés et décodés chaque jour, jusqu'à 17 pour la seule journée du 3 août, au lendemain de l'encerclement de leur maquis par les forces allemandes⁴⁴. L'objet de ces messages est fort variable, nous l'avons partiellement vu déjà. Il convient de distinguer nettement les messages reçus et ceux émis. Nous serons rapides sur les premiers, souvent à destinataires multiples, concernant donc tous les *Pierre* voire tous les postes radio des forces spéciales alliées opérant en Bretagne : outre les nouvelles générales concernant la situation militaire de la région, on y trouve pour l'essentiel des demandes de précision au sujet d'un message antérieur, des accusés de réception pour d'autres, des réponses à des demandes de renseignement, enfin, pour une part non négligeable, des messages adressés par un autre *Pierre* devant transiter par la base arrière pour des raisons techniques de fréquence utilisée.

Plus intéressants sont les messages émis, qui nous en disent beaucoup plus sur la vie et les centres de préoccupation des bases radio à l'œuvre autour de Pontivy. Trois grands types de sujet y sont abordés (graphique 1). Les plus nombreux concernent l'organisation des parachutages : ils représentent 44 % des messages, également répartis tout au long des 34 jours, même si la seconde quinzaine de juillet semble ici avoir été la plus active. Vient ensuite une quarantaine de messages (36 %) concernant la réalisation de la mission au quotidien : il y est question des problèmes rencontrés dans le domaine des transmissions elles-mêmes (brouillage, messages indéchiffrables, demande de nouveaux matériels, etc.), mais aussi et surtout d'échanges d'informations avec d'autres *Pierre*, notamment pour fixer des rendez-vous aux agents de liaison chargés de convoier hommes et nouvelles vers *Pierre 5* et Deplante, le *Captain Fay* ou encore le *Major Cary-Elwess*.

Une dernière catégorie de messages vise à la transmission de précieux renseignements vers la Grande-Bretagne, et ceci avec deux objectifs au moins. Ponctuellement, il s'agit de renseigner sur la situation tactique prévalant dans la zone d'action immédiate de la base radio. Dans un message du 26 juillet, par exemple,

⁴³ Je n'aurais pu prendre connaissance de ce document exceptionnel couvrant la période du 2 juillet au 13 août 1944 sans l'aide de M. et Mme Georges Chamming's et de Mme Rucard. Qu'ils en soient ici remerciés.

⁴⁴ À titre de comparaison, du 12 juin au 15 juillet, le *Captain Sadoine* de la *N° 3 Patrol, F Squadron, Phantom Regiment*, reçoit 100 messages et en envoie 109 au profit de la mission *Bulbasket* ; rapport cité par Mc-CUE, Paul, *Operation Bulbasket. Behind the Lines in Occupied France (1944)*, London, Pen&Sword, 1996, p. 196.



Graphique 1 – Le contenu des messages de *Pierre 3* vers la base arrière SAS

Pierre 3 rappelle ce que sont les effectifs ennemis estimés dans les environs de la base : «Locminé 200, Baud 150, Melrand 250 type russe manche marquée 4BB RPT [répète] 4BB, Pluvigner 200 manche marquée *German flag* surmontée *Georgie*», signalant ainsi la présence de ces *Ost-Truppen* redoutées pour leur violence⁴⁵. D'autres messages appellent à l'organisation depuis la Grande-Bretagne d'une action rapide de mitraillage ou de bombardement confiée aux pilotes de la *RAF* ou de l'*Us Air Force*. C'était le cas, nous l'avons dit, du message de *Pierre 5* au sujet du collège de Pontivy, bombardé dans les heures suivantes. En général cependant, les messages transmis concernent des renseignements plus généraux, visant à aider à la mise en application globale de la manœuvre alliée dans l'ouest de la France et plus particulièrement en Bretagne. *Pierre 3* envoie ainsi régulièrement des informations sur les mouvements de troupes vers Lorient, sur les défenses autour du grand port et de sa base sous-marine qui constituent, on le sait, un objectif majeur pour les Alliés⁴⁶.

⁴⁵ Archives privées, carnet de message de *Pierre 3*, message n° 6 du 26 juillet 1944.

⁴⁶ Selon Deplante, la base *Pierre 7* aurait eu pour fonction principale cette collecte du renseignement. Dans son rapport sur *Grog* rédigé à la fin de l'été 1944, il affirme avoir «mis sur pied une organisation dont la mission serait d'obtenir des renseignements pour *Pierre 7*», SHD/Terre, 12 P 89-2, rapport du capitaine Déplante. La chose n'est cependant pas confirmée par le radio Henri Savournin, lettre à l'auteur du 22 avril 2001. Pour de plus amples informations sur cette base radio, SAVOURNIN, Henri, *Parachutiste...*, op. cit., p. 185-193.

Au total, le jeu des questions-réponses entre *Pierre 3* et la base arrière SAS en Grande-Bretagne témoigne à plusieurs reprises de la qualité des liaisons et de l'efficacité de ce travail : ainsi, une demande de précision émise d'Angleterre concernant un renseignement transmis par les SAS lors de la vacation du 18 juillet trouve réponse dès le 19 au matin. La raison de cette efficacité globale tient sans doute tout autant à la qualité de l'organisation sur le terrain qu'à la mise en œuvre par les *Phantom* du *F Squadron* d'une centrale radio au profit des seuls SAS⁴⁷. En ce domaine comme en d'autres, les différences sont nettes avec les « concurrents » des SAS sur le terrain, les *Jedburgh*⁴⁸.

La concurrence SAS/*Jedburgh* autour de Pontivy : *Grog* et *Gerald*⁴⁹

Nous l'avons dit : initialement, la mission d'armement et d'encadrement des FFI et FTP devait revenir aux *Jedburgh*. Une équipe de trois hommes, l'équipe *George*, avait d'ailleurs été parachutée pour cela à Saint-Marcel aux côtés du commandant Bourgoin. Rapidement cependant, devant le constat fait de l'efficacité des SAS dans cette fonction de structuration de la Résistance, les membres de *George* avaient, en concertation avec l'EM-FFI à Londres, décidé de quitter le Morbihan pour la Loire-Inférieure⁵⁰.

Mi-juillet 1944 pourtant, deux rapports – inégalement informés – dressent un premier tableau mitigé de la situation de la Résistance en Bretagne un mois après le déclenchement de l'opération *Overlord*. Certes, les deux documents insistent sur l'efficacité de l'effort d'encadrement des bataillons FFI et FTP par les SAS ; mais ils reconnaissent aussi des lacunes en matière d'armement⁵¹. L'EM-FFI du général Koenig, destinataire de ces rapports, décide donc du parachutage d'une nouvelle équipe *Jedburgh* dans le Morbihan, afin de poursuivre le travail d'armement en collaboration avec les SAS.

⁴⁷ Sur cette unité, PARLOUR, Andy, *Phantom at War. The British Army's Secret Intelligence and Communication Regiment of World War II*, Bristol, Cerberus, 2003.

⁴⁸ LAGADEC, Yann, « Transmissions et actions spéciales... », art. cit., p. 119-120.

⁴⁹ Nous suivons ici une partie de l'argumentation de GOURRIER, François et LAGADEC, Yann, « La Libération du Morbihan... », art. cit..

⁵⁰ Arch. nat. France, 72 AJ 83, rapport de l'équipe *George*.

⁵¹ *Rapport du capitaine Leblond sur les opérations du 4 Fr Para Bn et la situation actuelle en Bretagne*, vers le 14 juillet 1944 et *Rapport du général McLeod*, 6 juillet 1944, cités par CORTA, Henri et al., *Qui ose gagne...*, op. cit., p. 134-142 et 145-149.

La définition d'un modus vivendi entre Gerald et Grog

L'équipe *Gerald* est larguée dans la nuit du 18 au 19 juillet une dizaine de kilomètres au nord de Pontivy, au Liez, en Kergrist. Dès leur arrivée, ses trois membres – le capitaine américain Knerly, le lieutenant français Beaumont et le sergent radio américain Friele – sont pris en charge par le 4^e bataillon FFI du colonel Robo.

La première tâche assignée à ces *Jedburgh* est de s'entendre avec Bourgoin pour une sorte de partage du Morbihan afin d'y organiser au mieux la Résistance : en effet, le secteur d'action qui est attribué à *Gerald* correspond à une partie de la base *Grog*, ce qui ne va pas, potentiellement, sans poser problème. Après un premier rendez-vous manqué avec le commandant *SAS*, les *Jedburgh* parviennent à rencontrer Deplante le 27 ou le 28 juillet et, entre autres, à lui remettre quelque 6 millions de francs⁵². Si le contact est excellent selon les membres de l'équipe *Jedburgh*, il ne semble pas avoir laissé un souvenir impérissable à Déplante qui ne le mentionne pas dans ses rapports de l'époque. Les uns et les autres s'entendent pourtant sur la possibilité laissée à *Gerald* d'opérer de manière indépendante autour de Pontivy.

Nous sommes alors à une semaine de la Libération. Dans ces conditions, la définition de ce *modus vivendi* entre *Gerald* et *Grog* apparaît comme bien tardif et sans grands effets concrets. D'autant que l'action des *Jeds* en ce qui concerne l'armement de la Résistance se révèle pour le moins limitée, faute d'avoir disposé du temps nécessaire à cette entreprise de longue haleine. Elle ne concerne pratiquement que le 4^e bataillon FFI du Morbihan, d'ailleurs déjà largement équipé, et le 4^e bataillon FFI des Côtes-du-Nord, celui de Loudéac, qui, à cette date, a déjà reçu quatre parachutages – organisés par le capitaine Deplante... – et qui n'en reçoit qu'un autre par la suite⁵³. D'ailleurs, les membres de *Gerald* souhaitent intervenir le moins possible dans le fonctionnement des maquis. Ils se contentent de recenser leurs besoins, financiers ou matériels plus que strictement militaires, l'armement ayant de toute façon déjà été fourni par les *SAS*. «Conseiller et ne prendre le commandement que là où cela [est] nécessaire» : telles sont les ambitions – fort réduites – des trois *Jedburgh*, bien loin de la mission remplie par les *SAS* depuis juin⁵⁴.

⁵² Deplante avait en effet informé Londres dans un message radio qu'il est «impossible continuer sans argent, STOP, par BTN nous devons compter : 250.000 assistance familles patriotes et 550.000 nourriture, STOP, je réclame avance 6 millions pour douze bataillons».

⁵³ Sur ce point, LAGADEC, Yann, *Un canton...*, *op. cit.*, p. 93-98. L'on peut d'ailleurs noter que l'équipe *Gerald* a perdu son système de guidage d'avion *Eurêka* au moment de son propre parachutage le 18 juillet, compliquant d'autant sa tâche par la suite, Arch. nat. France, 72 AJ 513, rapport de *Gerald*.

⁵⁴ Les *Jedburgh* reprochent d'ailleurs aux *SAS* cette implication : «Nous étions enrégés et tout à fait dégoûtés par la tactique des *SAS*. Les histoires que nous avons entendues des *SAS* nous ont conduit à penser que le travail qu'ils avaient fait était en contradiction avec l'aide qui aurait dû être apportée à la Résistance.

Si *Gerald* s'adjoind bien les services d'un groupe de résistants des environs de Pontivy – le groupe *Surcouf* –, indispensable à sa protection, l'équipe est mal insérée localement, peu connue des chefs de la Résistance de la région alors que Deplante œuvre là depuis un mois et demi. Se sentant finalement peu utiles ici, les *Jedburgh* n'hésitent donc guère lorsque, le 4 août, le contact est établi avec le *Combat Command B* de la *6th Us Armored Division* qui progresse en direction de Brest. En *Jeep*, l'équipe s'improvise guide et agent de liaison de la colonne blindée américaine jusqu'aux abords du grand port finistérien, laissant ainsi les affaires pontivyennes aux *SAS* de Deplante.

En cela, on en revient à la situation qui prévalait déjà mi-juin dans le Morbihan en général et dans la zone de *Grog* en particulier : des *SAS* tout puissants, accaparant l'ensemble des missions dévolues aux forces spéciales, et des *Jedburgh* mal implantés, délaissant leur mission initiale au profit des *SAS*. Les choses évoluent cependant au lendemain de la Libération.

Pontivy, enjeu politico-militaire de la Libération pour SAS et Jedburgh

Alors que, des semaines durant, les forces spéciales alliées, *SAS* de *Grog* et *Jedburgh*, avaient évité la sous-préfecture, lieu de garnison du *XXV. Armee Korps* de la *Wehrmacht*, la ville de Pontivy redevient un enjeu début août, au moment où la percée des troupes américaines à Avranches et leur débouché en Bretagne laissent entrevoir une libération rapide. Le 2 août d'ailleurs, le fameux message du général Koenig annonçant que le «chapeau de Napoléon est à Perros-Guirec» donne le signal de l'insurrection⁵⁵. *Jeds* et *SAS* passent à l'action : dans la nuit du 3 au 4 août, par exemple, les hommes de *Gerald* encadrent le groupe *Surcouf* dans l'attaque d'un convoi allemand se repliant vers Lorient sur la route Saint-Caradec/Pontivy ; la veille, Deplante et ses hommes avaient monté une embuscade sur la nationale Pontivy/Lorient, sans grand résultat cependant. L'essentiel n'est pas là pourtant, mais dans la prise de contrôle de la ville de Pontivy (fig. 1).

Il semble qu'ils aient finalement, en vue de l'action, pris le commandement de la Résistance dans la zone, alors que la mission des *Jedburgh* était de conseiller seulement, et de n'assurer le *leadership* que lorsque les circonstances l'imposaient», *ibid.*, 72 AJ 513, Rapport de *Gerald*. L'on peut cependant noter qu'à l'inverse, les *Jedburgh* de *George* s'engagent eux aussi dans cette voie de l'intégration à la Résistance, dans ce cas en Loire-Inférieure où le 4 juillet, un membre de l'équipe, le capitaine français Erard, occupe, à la demande des responsables FFI et FTP, la place de délégué militaire du département, *ibid.*, 72 AJ 83, rapport de *George*.

⁵⁵ Notons d'ailleurs, en passant, que ni *Pierre 5*, ni *Pierre 3* ne connaissent la signification de ce message. Les deux équipes *SAS* en demandent le sens à Londres dans des messages du même jour...



Figure 1 – Dans les heures qui suivent la libération de la ville le 4 août 1944, Eriau, le sous-préfet de Pontivy (à droite), s’entretient avec un parachutiste de la France libre, identifiable à son *Battle-Dress Pattern* 1940 orné, en haut de la manche droite, d’un *title* «France». S’il s’agit probablement d’un SAS, il n’a cependant pu être identifié (Arch. mun. de Pontivy, 21 Fi 4/54, fonds Blat).

On l’a dit : les *Jeds* de *Gerald* ont quitté la zone le 4 août après avoir pris contact avec les colonnes américaines en route vers Brest. La voie est libre pour les SAS. Le 4 août en soirée, Deplante et les hommes de *Pierre 5* entrent à Pontivy désertée par les Allemands, occupée par la Résistance et les Américains en fin d’après-midi, tandis que Dranber et *Pierre 3* font de même à Locminé. «J’allai voir immédiatement le sous-préfet et l’informai que désormais tout serait entre les mains des autorités militaires, dont la mission était de maintenir l’ordre» explique le capitaine SAS dans son rapport rédigé à la fin de l’été⁵⁶. «Le 5 août, je pris le commandement de la place de Pontivy et pris contact avec les autorités civiles». L’objectif de Deplante est clair : éviter que se répètent les «jour[s] de fièvre» que furent les lendemains de la Libération «en raison du trop grand nombre de patriotes armés tirant dans les rues⁵⁷». Il organise alors une force de «police militaire» de 40

⁵⁶ SHD/Terre, 12 P 89-2, rapport du capitaine Déplante.

⁵⁷ Comme le note FLOQUET, Charles, *Pontivy, la liberté retrouvée*, Spézet, Keltia Graphic, 2004, p. 63-77, le capitaine SAS fait sans doute implicitement référence à l’exécution sommaire de cinq supposés collaborateurs dans la cour de la prison le 4 août en fin de journée.

hommes chargés «d'arrêter tout patriote armé trouvé dans les rues après le 6 août midi». Il renvoie les résistants à leurs missions strictement militaires en ordonnant aux «deux compagnies FFI qui avaient pris Pontivy» – en fait la 3^e compagnie du 2^e bataillon FTP et la 18^e du 4^e bataillon FFI – «de retourner dans leur secteur opérationnel». Enfin, il restaure un semblant d'«administration légale» – ce sont les termes de son rapport de 1944 – en repoussant «toute exécution capitale jusqu'à ce qu'un tribunal civil fût installé», en destituant l'ancien procureur et en nommant «Batagliani, un magistrat, à sa place», le chargeant «d'arrêter les collaborateurs». Parallèlement, Deplante œuvre au rétablissement des communications téléphoniques – coupées par... la Résistance et les SAS dans les semaines précédentes, notamment en direction de Vannes – mais aussi au contrôle des zones minées ou, avant tout pillage, au transport vers Pontivy du ravitaillement entreposé dans le dépôt allemand de Saint-Gérand.

Vers le 10 août cependant, l'équipe *Gerald* revient à Pontivy, et ce à la demande expresse des Américains qui souhaitent faciliter la normalisation de la situation politico-militaire en Bretagne centrale. Les *Jedburgh* ont en effet profité de leur action auprès de la 6th *Us Armored Division* pour rencontrer le général Grow, commandant l'unité, et le lieutenant-colonel Drosty, en charge de la coordination entre les forces spéciales et la division blindée. La présentation qu'ils font de la situation dans le Morbihan, marquée selon eux par un défaut de cohésion entre SAS et *Jedburgh* en raison des «jalousies entre les deux partis⁵⁸», conduit les Américains à s'appuyer prioritairement sur *Gerald* pour s'assurer le contrôle de Pontivy, carrefour essentiel vers Brest alors assiégée. Malgré la répugnance des SAS et de Deplante, le commandement de la zone revient aux *Jedburgh*. Ce sont eux qui mettent en place un système de patrouille sur les principaux axes routiers et de sentinelles aux carrefours les plus importants. Ce sont eux aussi qui coordonnent les actions des *Civil Affairs* à Pontivy, qui diligents quelques enquêtes sur des faits de collaboration, profitant très largement du travail de fond effectué dans les semaines précédentes par les SAS (fig. 2). Ceux-ci quittent d'ailleurs Pontivy et ses environs au même moment, gagnant Vannes où le bataillon SAS se reconstitue dans la perspective de nouvelles opérations.

Il me semble possible, pour conclure, d'analyser ce qui se joue autour de Pontivy à l'été 1944 à deux échelles. La première est celle du pays de Pontivy proprement dit et des rapports à la ville qui sont ceux des forces spéciales et de la Résistance à ce stade de la guerre. Pendant la plus grande partie de cette période, la ville de Pontivy elle-même agit pour l'essentiel comme un pôle répulsif : c'est

⁵⁸ Arch. nat. France, 72 AJ 83, rapport de l'équipe *Gerald*.



Figure 2 – En août 1944, deux des trois membres d’une équipe *Jedburgh* – probablement *Gerald* – se font photographier à Pontivy. L’homme de gauche, américain, porte le brevet spécifique des *Special Forces* de l’*Oss* sur le bras droit de sa tenue de saut de fabrication américaine modèle 1942, surtout utilisée sur le front méditerranéen. Le parachutiste de droite – probablement français ou britannique – a revêtu une *Denison Smock*, la blouse de combat en coton camouflée des *British Airborne Troops* (Arch. mun. Pontivy).

là que se concentre une partie des troupes allemandes en charge de la répression, sous l’impulsion du *XXV. Armee Korps* du *General Farhmbacher* ; c’est là aussi que se trouvent les installations goniométriques si dangereuses pour les bases radio ; c’est là enfin – mais aussi à Locminé – que s’installent certains des groupes de miliciens qui se révèlent parmi les plus efficaces dans la «chasse» aux résistants et aux parachutistes. Au fur et à mesure que l’on s’approche de la Libération cependant, la ville redevient un centre d’attraction pour les forces spéciales alliées, Deplante et les hommes de *Grog*, d’une part, *Jedburgh* de *Gerald*, d’autre part, dans la mesure notamment où c’est depuis Pontivy et sa sous-préfecture qu’il est possible d’établir de nouveaux

pouvoirs, de restaurer une administration, de contrôler d'une certaine manière les populations.

De manière plus globale, il me semble aussi que ce qui se joue dans cette portion de terre bretonne au cours de l'été 1944 est essentiel dans ce que vont devenir les guerres au ^{xx}e siècle : il s'agit de la prise en compte d'une nouvelle variable dans la conduite de la guerre, les populations civiles mobilisées. Ce rôle ne peut échoir à de simples soldats des troupes régulières qui n'y ont guère été préparés. Il revient donc à des hommes des forces spéciales qui, pour une part, découvrent alors cette nouvelle fonction sur le terrain, *Jedburgh* mais aussi *SAS*. En cela, la Bretagne – et, plus encore, la région de Pontivy – constituent une sorte de laboratoire dont les enseignements sont largement oubliés dans les mois et les années qui suivent, mais dont les conflits de la décolonisation ou de la Guerre froide montreront tout l'intérêt.

Yann LAGADEC
maître de conférences, université Rennes 2,
CERHIO, UMR CNRS 6258

RÉSUMÉ

Après l'échec et la dispersion des grands maquis mobilisateurs créés à Duault (*Samwest*, Côtes-du-Nord) et Saint-Marcel (*Dingson*, Morbihan) par les parachutistes des forces spéciales alliées largués début juin 1944 en Bretagne, c'est autour de la base *Grog*, implantée dans la région de Pontivy, que l'essentiel de l'activité de ces hommes se déploie. Ainsi, en quelques semaines, de la mi-juin au début du mois d'août 1944, le centre de la Bretagne est au cœur des efforts d'armement et de structuration de la Résistance menés conjointement – ou concurremment... – par les *SAS* du capitaine Deplante et les équipes *Jedburgh* parachutées plus tardivement. C'est ici en effet que se concentrent la plupart des indispensables bases radios permettant les liaisons entre la Bretagne occupée et la Grande-Bretagne ; ce sont ces bases qui vont aussi donner sa spécificité à l'action conjointe des forces spéciales et de la Résistance en vue de la Libération de la région.